
RIVAGES/NOIR
HERVÉ
LE CORRE
DANS
L'OMBRE
DU BRASIER

Paris, pendant les dix derniers jours de la Commune. Dans les rues de la ville bombardée où se dressent des barricades, le mal rôde. Des jeunes femmes disparaissent, enlevées par un personnage aussi pervers que repoussant. Parmi elles, Caroline, la bien-aimée du sergent Nicolas Bellec qui combat dans les rangs des Communards.

Antoine Roques, promu au rang de « commissaire » de police par la Commune, enquête sur l'affaire. Mû par le sens du devoir, il se lance à la recherche de la jeune femme, bravant les obus, les incendies, les exécutions sommaires… Et tandis que Paris brûle, Caroline, séquestrée, puis « oubliée » dans une cave parmi les immeubles effondrés, lutte pour sa survie. C'est une course contre la montre qui s'engage, alors que la Commune est en pleine agonie…

Hervé Le Corre est l'une des grandes voix du roman noir français contemporain. Il a remporté tous les grands prix de littérature policière. *Prendre les loups pour des chiens* et *Après la guerre* ont connu un grand succès public et critique. Ils ont été traduits en plusieurs langues. Hervé Le Corre vit dans la région de Bordeaux, cadre de plusieurs de ses romans.

Du même auteur
chez le même éditeur

L'Homme aux lèvres de saphir
Derniers retranchements
Les Cœurs déchiquetés
Après la guerre
Du sable dans la bouche
Prendre les loups pour des chiens

HERVÉ LE CORRE

Dans l'ombre du brasier

Collection fondée par François Guérif

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages. fr

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Couverture : © Arcangel Images
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019.
ISBN : 978-2-7436-4586-1

Jeudi 18 mai

1

La nuit, et une lune trop claire qui les coiffe de bleu. Ils marchent sans aucun bruit, leurs souliers enveloppés dans des chiffons. Ils sont trois dans ce boyau effondré par endroits, les jambes mangées par les ténèbres tassées au fond, ils se tordent les pieds, cahotent, trébuchent parfois, ravalant leurs jurons, s'accrochant au camarade dont ils ne voient tout près que la masse sombre. Ils sont passés tout à l'heure à cent mètres d'un bivouac. Le feu mourant, monceau de braises. La sentinelle assoupie sur son fusil. Ils ont cessé de respirer et ont rentré la tête dans le col relevé de leurs vareuses. De temps à autre, un départ d'artillerie éclate au mont Valérien, tonnerre lointain, roulement funèbre. Un obus siffle dans le noir. Versailles canonne à l'aveugle Paris pour tâcher de tuer ceux qui ne dorment pas. Derrière eux, les explosions comme une toux qu'on étouffe. Sous les coups, la ville attend et tremble de peur et de rage. Et quand ils se retournent, les trois hommes voient monter le rougeoiement d'un incendie au-dessus de la masse obscure des fortifications.

Un cheval hennit là-bas, vers l'avenue de Saint-Cloud. Un chien se met à gueuler, non loin, qu'un éclat de voix d'homme fait taire, sans doute aussi d'un coup de pied parce que l'animal gémit de douleur.

Ils sont trois soldats de la Commune. 105e bataillon fédéré.

Celui qui va devant s'appelle Nicolas Bellec. Sergent. Il est monté en grade samedi dernier au fort de Vanves[1], parce qu'il fallait bien remplacer le sergent en titre, la moitié de sa tête

1. Vanves (et Issy) : forts défendant le sud-ouest de Paris, conquis par les Versaillais les 9 et 13 mai. Stratégiques, ils furent le théâtre de très violents combats. *(Toutes les notes sont de l'auteur.)*

arrachée par un éclat d'obus. Les huit camarades restant sur la vingtaine qu'ils étaient encore le matin s'étaient jetés au sol et en avaient décidé ainsi, effarés, tout couverts de cervelle et de sang, gueulant à travers le vacarme « C'est toi qui commandes, Bellec. Nom de Dieu sors-nous de là ! » Il les voyait à peine, tassés au pied d'une muraille d'où fusaient en sifflant des morceaux de pierre et des bouts d'acier grands comme des mains avec des étincelles blafardes dans la purée de poussière et de fumée. Ils avaient repris le fort deux jours plus tôt, s'étaient accrochés sous l'orage d'obus déchaîné par les Versaillais jusqu'à ce que le général Wroblewski ordonne l'évacuation. Ils s'étaient enfuis par les carrières de Montrouge, noirs de suie et sanglants et pleurant de rage. Alors sergent, puisqu'il le fallait bien.

Ils sont sortis par une brèche dans le rempart près de la porte de Passy après avoir quitté le poste de commandement installé dans la mairie de l'arrondissement. Ils ont écouté un moment les discussions, les engueulades, les invectives, puis ils se sont extirpés de la foire d'empoigne qui régnait là-dedans : on se bousculait en gueulant à la trahison, on s'écharpait sur le sort à réserver aux artilleurs qui avaient abandonné les fortifications depuis les bombardements d'avant-hier. Nicolas a fait signe à ses deux compagnons. Adrien, le plus jeune, un gamin d'à peine seize ans peut-être, a hissé avec effort sur son dos un havresac, encombré par son fusil, et le grand rouquin qui se tenait près de lui, que tout le monde appelle le Rouge, a pris en bandoulière deux grosses besaces de cuir. Ils se sont faufilés entre les gueulards et les velléitaires, louvoyant parmi les bousculades, esquivant les horions mal ajustés et les gesticulations, et ils sont sortis sans un mot dans la nuit fraîche.

La rue était déserte, obscure. Des flambeaux brûlaient de place en place, leur flamme dansant et charbonnant. Ils ont marché en silence vers un brasero qui jetait une lueur rouge sur les silhouettes des hommes groupés autour. Ils parlaient

bas, se frottant les mains, leurs figures penchées vers le feu, dorées par la lumière comme des têtes de statues en bronze poli. L'un d'eux a toussé puis a craché dans le brasier. Il s'est tourné vers Nicolas et a reluqué leurs armes et le barda qu'ils portaient sur le dos. C'était un grand type à la moustache tombante, les joues hérissées d'une barbe de plusieurs jours. Il n'était plus très jeune et la nuit et la lueur mouvante du feu animaient sur sa face les sillons de ses rides.

– Salut citoyen. Vous allez où comme ça avec ce fourniment ?

– On peut rien te dire. Faut juste qu'on y aille.

– Alors tu passes pas. C'te barricade, personne la franchit ni dans un sens, ni dans l'autre.

Il a montré d'un geste vague une levée de terre, mêlée de pavés, sur quoi avaient été jetées trois charrettes.

– D'un peu plus, on la passait sans la voir, a fait le Rouge.

Le type l'a dévisagé en se lissant la moustache.

– T'as l'air bien mariole, tiens. Tu vas sûrement m'apprendre à faire. En 48, on aurait eu besoin de petits malins dans ton genre, on nous aurait tué moins de camarades.

Nicolas a posé la main sur le bras du Rouge qui s'apprêtait à répondre.

– On n'est plus en 48. C'était la révolution et maintenant c'est la guerre. La guerre civile, mais la guerre. Il y a au moins 20 000 lignards dans le bois de Boulogne et jusqu'à Montrouge. T'as vu hier les bombardements. L'artillerie de marine au mont Valérien qui tient le quart de la ville sous le feu. Dans deux ou trois ou quatre jours ils entreront dans Paris si rien n'est fait, et je pense que rien ne sera fait. Alors ta barricade, citoyen, elle pèsera pas plus lourd qu'un ballot de paille devant un train lancé.

L'homme a baissé la tête, a soupiré, puis une quinte de toux l'a cassé en deux et il a repris son souffle avec peine et il a craché entre ses pieds. Pendant un moment il n'a rien dit, tourné vers la barricade. Autour du brasero les conversations

s'étaient tues. Tous se regardaient sans se voir vraiment dans cette nuit trouée par les flammes.

– On attend une mitrailleuse. Peut-être une pièce de 8 mais c'est pas sûr. Leur train, comme tu dis, on va le faire sortir de ses rails. Fétu de paille ou grain de sable. On va enrayer leur mécanique.

Une voix a résonné dans l'ombre, portée par une bouffée de chaleur et une envolée de flammes.

– Vous êtes du 105e ?

– Exact.

Un type s'est avancé. Il boitait et s'appuyait sur une canne tordue. Il leur a serré la main à tous les trois en s'inclinant un peu.

– L'autre jour on a voulu marcher sur le fort pour vous dégager mais La Cécilia[1] a dit que ça servirait qu'à se faire hacher menu alors on n'a pas bougé, nom de Dieu. La rage aux tripes, putain. Il y a bien une compagnie qui s'est avancée malgré les ordres mais ça tombait tellement dru qu'ils ont renoncé au bout de deux heures. On les a vus revenir avec leurs morts qu'ils ont pas voulu laisser sur place. Qu'est-ce qu'on pouvait faire nous autres ?

Nul n'a su quoi répondre. La canonnade au loin parlait à leur place. Le vieux quarante-huitard a bourré une pipe. Ses prunelles brillaient fort à la lueur de l'allumette.

– On la tiendra, cette barricade… On s'y accrochera comme à une bouée dans le gros temps. Et elle leur pétera à la gueule.

Il secouait la tête, les yeux baissés, comme s'il cherchait à se convaincre de ce qu'il venait de dire. Nicolas ne trouvait rien à répondre à ça. Gamin, à Saint-Pabu où il avait grandi, on lui avait souvent conté ces histoires de marins perdus dans les gouffres salés des tempêtes. Emportés avec leur bouée, disparus à jamais. Ou rejetés sur la côte, verdâtres et gonflés

1. La Cécilia : général de la Commune.

d'eau comme ceux-là qu'il avait vus un jour après un coup de mer terrible.

– On coulera avec, a répliqué le boiteux. T'as entendu ce qu'a dit le camarade… Ils ont des troupeaux d'assassins dans le Bois… Avec eux, pas de quartier… Tous ces lignards qui ont détalé devant les Prusscos, et qui maintenant se sentent du courage pour venir fusiller le populo, c'est tout fils de garces et soûlards comme leurs papas. Ce monde est bien encore aux mains des brutes… La Sociale ça sera pas pour ce coup-ci.

Le vieux s'est redressé, haussant les épaules. Il s'est tourné vers Nicolas et ses deux compagnons. Dos au feu, la nuit posée dessus, sa figure était creusée d'ombre et n'avait plus de regard, comme celle d'un mort, et Nicolas n'y voyait qu'une insondable tristesse malgré sa grosse moustache blanche moussant sur un large sourire.

– Bah… Ce sera pour la prochaine, quand j'aurai calanché. On va montrer à ceux qui viendront après nous comment on s'est battus, pour qu'ils apprennent, puis on essaiera de courir plus vite que les balles !

Derrière lui, Nicolas a entendu Adrien souffler et poser son sac à terre avec un bruit sourd et creux de métal.

– Qu'est-ce que vous trimbalez là-dedans ? a demandé le moustachu.

Le boiteux s'est approché, appuyé sur son bout de bois. Il a hoché la tête comme s'il avait compris.

– On peut rien vous dire. Faut qu'on y aille car il se fait tard. J'ai un laissez-passer du général Dombrowski[1]. Si vous voulez en savoir plus, faut aller lui demander.

---

1. Jaroslaw Dombrowski : né en Pologne (annexée par l'empire russe) en 1836, mort rue Myrrha à Paris le 23 mai 1871 lors des combats contre les Versaillais. Nommé général de la Commune, dont il est l'un des seuls officiers supérieurs, ainsi qu'un autre Polonais, Walery Wroblewski, à avoir une formation militaire. Le talent et le courage de ces deux hommes étaient reconnus par tous.

Nicolas a fouillé les fonds de sa vareuse et en a extirpé une feuille de papier qu'il a dépliée.

Le vieux l'a arrêté dans son geste.

– Ça va… Allez-y. Faites en sorte de revenir vivants et entiers.

Quand ils sont passés près du feu, les hommes les ont salués à voix basse en leur souhaitant bon courage, ou bonne chance, avec des tapes sur les épaules. Près de la barricade dormaient vingt ou trente bonshommes, mal assis ou couchés de travers, qui grognaient et ronflaient et se retournaient brusquement en geignant. Ils ont gravi la levée de terre en faisant rouler sous leurs pas quelques pavés. Ils ont marché parmi les débris et les gravats éparpillés par les bombardements au milieu d'une rue menant aux remparts et plus aucun fanal, plus un tremblement de flamme ne balisait leurs pas. Odeur suffocante d'incendies mal éteints. Ils ont dû escalader les décombres d'une maison effondrée dans la rue. Des meubles brisés, des pans de rideaux parsemaient les ruines. Plus loin, un cheval crevé, renversé entre les brancards d'un chariot, commençait à puer, le ventre gonflé entre ses pattes écartelées. Le clair de lune, d'une blancheur insolente, jetait ses bleuités sombres et dressait autour d'eux les façades des maisons comme les parois d'une gorge.

La terre est hérissée de troncs d'arbres déchiquetés, de souches renversées aux racines nues. Monstrueux labour. Odeurs mêlées de bois, de poudre, de chair pourrie. Relents de bataille. Parfois, des brancards d'attelages plantés dans le sol, des essieux disloqués sur l'échine d'un cheval mort. Tout à l'heure ils ont tressailli en voyant un bras dressé sur le talus, bizarrement tenu entre les rayons d'une roue brisée, sa grande main aux doigts crispés. Grosse araignée brandie vers le ciel. Ils se sont arrêtés sans rien se dire et ont contemplé ce vestige humain puis ont regardé autour d'eux comme s'ils allaient en retrouver le propriétaire titubant au milieu du désastre. Adrien

a demandé s'ils allaient le laisser comme ça planté telle une simple branche mais les deux autres ont repris leur marche sans lui répondre alors il les a suivis, se retournant vers cette main macabre jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans le noir.

Ils sortent de la tranchée et s'arrêtent pour s'orienter, accroupis, tellement immobiles qu'on les prendrait pour un tas de rochers jetés là par le grand saccage du combat. Les Versaillais se sont retirés après leur attaque de la porte d'Auteuil. On aperçoit au loin, par-delà le lac, la lueur de trois feux de camp. Des fourgons sont rangés le long de la route, au croisement de l'allée de la Reine. Rien ne bouge. Pas un bruit. Il semblerait que soudain tout s'est tu et s'est figé pour mieux les voir approcher. Les pièges tendus ont ces silences et cette immobilité de mâchoires béantes.

– Par là, chuchote le Rouge. Faut aller jusqu'au lac. C'est juste avant la cascade.

Ils se remettent en marche. L'avenue est un large ruban blême déroulé sous leurs pieds. Le Rouge a pris la tête. Il connaît le bois comme le fond de sa poche du temps que son père, quand il était tout môme, histoire d'épaissir la soupe, se louait le dimanche aux promeneurs avec sa voiture tirée par une carne sauvée de l'équarrissage pour quelques francs. C'était un vieux cheval courageux et doux qu'il avait gardé quatre ans avant qu'il ne s'effondre un soir de juin sur le pont de Grenelle, mort, les naseaux pleins de sang. Il sait par cœur les sous-bois et les chemins de traverse, les routes et les ponts. Malgré le chamboulement de la bataille, il s'oriente encore avec l'étrange assurance d'un aveugle.

Ils traversent la route et redescendent dans un fossé boueux. La glaise leur colle aux pieds et les retient avec des bruits de bouche gloutonne et semble vouloir les tirer vers le fond pour les absorber. À chaque pas, ils s'arrachent à cette bourbe et soufflent et sentent la fatigue alourdir leurs sacs. Ils voient dans le feuillage des arbres bouger à la lueur des feux. Par moments, le vent leur apporte une rumeur. Des voix lointaines.

Un rire de femme. Ils s'arrêtent pour mieux entendre, puis recommencent à avancer. Puis le Rouge gravit le talus en deux enjambées et court vers les arbres. Les deux autres le suivent. Ils plongent dans des trous d'obus, escaladent en rampant des monticules qui sentent le soufre. Ils atteignent le couvert des arbres et s'arrêtent pour prendre un peu d'air. Des hommes parlent plus loin, droit devant eux, qu'ils ne voient pas à cause du taillis qui envahit le sous-bois. Ils s'approchent, cassés en deux, puis s'immobilisent et se baissent en apercevant une flamme portée à un brûle-gueule et la silhouette de deux soldats, fusil à l'épaule, debout devant le flamboiement bleuâtre d'un feu presque éteint. Derrière eux, une batterie installée près d'un embarcadère et de sa guinguette. Depuis hier, cette pièce de 12 tient sous son feu tout l'arrondissement. Deux, trois obus par heure. Ils se redressent et s'approchent encore, pas à pas, sans souffle. Les deux lignards sont à trente mètres. Le canon rend au clair de lune un éclat terne d'animal froid.

Nicolas et Adrien se débarrassent de leurs sacs, les posent par terre sans bruit. Ils sortent de leur étui deux couteaux qu'ils glissent dans leur ceinture au creux des reins. Le Rouge s'est assis et reprend son souffle. Il tient à la main un gros revolver. Adrien s'éloigne puis disparaît plus loin dans un creux. Fossé ou cratère d'explosion. Nicolas l'a suivi mais se tient en lisière de la clairière et essaie de savoir où le gamin s'est couché. Il ne voit qu'un vaste champ bosselé de taupinières géantes, et plus loin le miroitement de l'eau.

– À l'aide ! De grâce !

La voix s'élève du sol.

– Qui va là ?

Un soldat arme son fusil et s'avance. Sa silhouette voûtée dans la clarté livide. Son camarade ne bouge pas. Lui aussi serre son arme contre lui.

– Ah mon Dieu ! Que j'ai mal !

– Qui t'es, à gueuler comme ça ?

Le soldat se tient sur un remblai, son fusil épaulé.

– J'ai un message pour le général Clinchant !

Nicolas ne perd pas de vue l'autre lignard, qui a fait quelques pas vers son camarade. La voix d'Adrien, étouffée au fond de son trou, est celle d'un mourant.

– Et qu'est-ce que tu veux lui dire au général ? Il dort, à c't'heure !

– Les communeux… ils préparent quelque chose…

– Quoi ?

– Finis-le, dit le soldat resté en arrière. On verra bien après s'il a un message sur lui ou pas. Faut se méfier avec ces gens-là. L'est déjà dans sa tombe, qu'est-ce que ça peut foutre ?

– Et si le général a pas son message, et si c'est important ce que veut lui dire ce moitié crevé ?

L'homme descend dans le trou. On entend gémir. Une plainte assourdie s'élève. Comme celle d'un enfant ou d'un chien. L'autre soldat s'approche à son tour, son arme braquée devant lui. Il passe à dix mètres à peine de Nicolas, gravit le bourrelet de terre, se tient un instant immobile puis se penche pour mieux voir et Nicolas fonce sur lui mais s'entrave dans une ornière et tombe à plat ventre et entend l'homme pousser un cri puis, relevant la tête, le voit épauler son fusil puis basculer en arrière en criant encore. Nicolas se précipite au bord de ce creux obscur et y distingue des bras et des jambes emmêlés puis là-dessous bouger quelque chose de noir dans quoi il aperçoit la trouée claire des yeux d'Adrien. Le garçon s'extirpe de dessous les corps des deux soldats, son grand couteau encore à la main. Il est couvert de terre et de sang.

– C'est pas pire qu'égorger des gorets. Ça gueule moins, c'est toujours ça.

Ils reprennent leur souffle en contemplant les deux cadavres renversés sur le dos. Adrien essuie son couteau contre sa cuisse puis crache sur les morts et leur envoie d'un coup de pied une volée de terre lourde. Nicolas cherche à distinguer leurs figures mais ne peut voir que leurs bouches béantes, leurs fronts blafards sous cette lueur pâle. Ils entendent le Rouge qui

siffle derrière eux alors ils reviennent vers lui et le trouvent debout près des sacs, immobile et dressé dans ces ténèbres comme un spectre.

– C'est pas tout ça, il dit. Maintenant faut s'occuper de ce canon.

Ils courent vers la batterie comme ils peuvent, trébuchant et soufflant, et s'arrêtent net en entendant une voix demander dans le noir :

– Hein, quoi ? c'est vous les gars ?

Un homme s'assoit, une couverture sur la tête, installé contre un coffre plein d'obus. Il regarde autour de lui et va se lever quand le Rouge lui expédie un coup de crosse en pleine face. Le type bascule sur le côté en gémissant puis se tait.

Ils ouvrent leurs sacs et sortent leur matériel. Un rouleau de cordon, un tonnelet de poudre, un obus de 8. Le Rouge charge le canon, poudre, bouchon d'étoupe. Puis il soulève l'obus de 8 et le porte contre lui comme avec précaution comme s'il était de cristal et le fait glisser, à l'envers, dans le tube. Il a réglé la fusée pour qu'elle explose à dix kilos de pression. Puis lentement il redresse la hausse et ils cessent tous les trois de respirer jusqu'à ce que tout soit calé puis Nicolas bourre le canon de terre et tasse et se dégage d'un bond. Ensuite, ils sortent d'un sac un autre obus dont la fusée a été retirée, remplacée par un simple bouchon de liège. Ils l'installent sous les deux coffres de munitions fixés sur un attelage d'artillerie, ils plantent le cordon dans l'ogive, ils le déroulent sur vingt mètres. Pendant quelques secondes, ils ne bougent plus. Ils regardent autour d'eux leur machine infernale.

– On y va, dit le Rouge.

Ils reprennent leurs sacs. Déjà Adrien s'éloigne, la tête dans les épaules.

– Et lui ?

Il montre du doigt l'artilleur assommé.

Nicolas hausse les épaules.

– Ça fait deux jours qu'il bombarde et qu'il tue, de loin sans y toucher. Il verra ce que ça fait quand ça lui tombe sur la gueule.

Le Rouge ricane derrière lui. Il lui lance une boîte d'allumettes.

– À toi.

Le cordon grésille déjà. Une fleur de phosphore court sur le sol. Le Rouge met du feu dans la lumière de la culasse et ils partent en courant, légers soudain, sautant par-dessus les trous et les flaques, se jetant sous les arbres comme un gibier affolé. Ils atteignent une allée et à ce moment la première explosion les arrache du sol et ils retombent tous les trois à quatre pattes. Ils se retournent pour voir monter vers le ciel un arbre de feu aveuglant, puis la salve des obus leur martèle le ventre et ils entendent les éclats d'acier siffler dans le bois et hacher et déchiqueter feuillages et branches. Sur eux, une chaleur puant la poudre et, s'allumant au-dessus d'eux, qui retombent en bourdonnant, des bouts de bois et des esquilles s'éteignent à leurs pieds.

Ils tournent enfin le dos à leur feu d'artifice et se remettent à courir. On entend déjà des clairons d'alarme, des cris lointains. Ils vont au bout de leur souffle. Adrien trouve assez de ressource pour glousser parfois. « C'qu'on leur a mis à ces charognes ! »

Ils entrent dans Paris par où ils sont sortis tout à l'heure. Personne aux bastions. Pas une sentinelle. On pourrait faire passer deux mille hommes avant que quiconque s'en aperçoive. Nicolas s'arrête et se retourne pour scruter la nuit, écouter le silence qu'il trouve étrange et deviner peut-être le piétinement sourd des régiments montant à l'assaut, le roulement des attelages sur les pavés. Ils pourraient être là, sur leurs talons, des milliers sortis des bois comme des loups, prêts à se répandre dans Paris, peste de fer et de feu.

– Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? demande le Rouge. T'attends que ça pète encore ? t'en as pas eu assez ?

– Si, si, mais…

– Dis rien. Ils viendront pas cette nuit.

Ils s'aperçoivent à peine, ne voient rien de ce que disent leurs yeux. L'espérance fatiguée, l'inquiétude qui leur colle aux semelles et rend lourd chacun de leurs pas. Ils se remettent en marche, longeant le chemin de fer jusqu'à la barricade qu'ils ont franchie tout à l'heure, toujours gardée par des dormeurs.

Ils repassent devant le poste de commandement à la mairie. Sont encore là plus de deux cents types, des gardes nationaux fusil à l'épaule ou des civils en blouse ou redingote, ou bien des lascars débraillés bardés de cartouchières, revolver glissé dans le ceinturon, et quelques femmes qui parlent entre elles dans un coin. Ça gueule et ça dispute toujours. On s'enflamme, on ricane, on éructe, on s'enroue.

De la Muette au Point du Jour, on ne riposte pas, les canonniers s'enfuient, les sentinelles désertent. Canons sans servants, talus éventrés. Du feu, de l'acier comme si ça jaillissait des entrailles de la terre. Plus personne n'ose s'aventurer dans cet enfer qui déborde. Dombrowski a réussi à bousculer les lignes versaillaises, il a poussé jusqu'à Choisy avant de devoir décrocher, submergé par le nombre, sans renforts ni munitions. La canonnade a cessé vers midi, les Versaillais ont retiré la plupart de leurs pièces, mais on voit les lignards se promener tranquillement dans le bois de Boulogne. Ils campent sous les arbres, un peu plus loin. On aperçoit leurs feux dans la nuit. Quand le vent porte, on les entend rire ou chanter.

– Poitrine offerte, jambes ouvertes ! gueule un caporal debout sur une chaise sous un drapeau rouge cloué au mur. Voilà Paris ! Les Versaillais auront plus qu'à se rouler dessus comme sur une pauvre garce !

– Pareil que ma bourgeoise ! grince un petit homme en crachant par terre. J'vas la donner à Monsieur Thiers, elle le crèvera à coups de reins !

Éclat de rire général.

Un grand escogriffe, le képi de travers, l'énorme foyer de sa pipe rebondissant sur son menton, brandit sa baïonnette comme un boucher de la Villette un couteau à désosser.

– Qu'est-ce qu'ils foutent à l'Hôtel de Ville ? Au Comité central ? Il nous faut du renfort ! Et Delescluze ? Il se taille la barbe devant son miroir après un bon petit bain chaud ? Je prends dix hommes et on va les chercher, ces messieurs, pour qu'ils viennent se rendre compte, puisqu'ils ne nous croient pas. En passant on fusille les déserteurs et au retour on ramène avec nous dix bataillons !

– Bien parlé, citoyen ! Tous à l'Hôtel de Ville ! Vive la Commune !

Acclamations. Huées. Sifflets. Empoignades. On s'attrape au col, se criant à la gueule des arguments définitifs. La salle gronde de colère et les bouffardes indignées crachent des étincelles. On s'en prend aux lâches qui ont déserté les remparts, laissé les fortifs sans défense, abandonné les canons. On a vu des agents versaillais guider les tirs d'artillerie avec des lampes au phosphore.

– Nom d'un bordel, on aurait voulu vous y voir, sous le feu, ces jours derniers. J'y étais, moi qui vous parle. Un carnage c'était. Ceux qui se sont pas enfuis ont volé en morceaux. On en ramassait partout, des bras, des jambes, de la tripaille ! Oui m'sieur ! C'est du courage haché menu et ça sert pas à grand-chose !

– Qui parle de courage ? Y a pas qu'les munitions qui manquent ! Des fois, on part au feu à trois cents, on y arrive à une centaine ! Tu cherches les autres et tu les vois se carapater en gueulant que les officiers n'y connaissent rien et les mènent à l'abattoir ! Sans avoir tiré un coup de fusil ! S'envolent comme des piafs ! Bande de lâches ! Faudrait les coller au mur !

Deux hommes s'attrapent par les revers de leur tunique, front contre front, cherchant à crever du regard les yeux de l'autre, puis ils se repoussent mutuellement, l'air soudain très

las, tête basse, pendant qu'autour d'eux s'époumone la cohue et qu'ondoie une marée de têtes et d'épaules.

Des capitaines grimpent sur des tables, essaient de rassembler leurs hommes. « Première compagnie du 112e, avec moi ! » Ils brandissent leur sabre, agitent leur képi mais ça braille trop fort et ils se tournent en tous sens pour haranguer ces furieux, attirer un regard, accrocher un lieutenant pour qu'il relaie leurs ordres, intimider un sergent pour qu'il file droit. On leur rit au nez, on leur tend le poing en les envoyant se faire foutre. Des grimaces terribles de fureur et de désarroi leur beuglent des injures. Ils s'étranglent en gueulant : « Le 85e aux ordres nom de Dieu ! Rassemblement dans la cour ! » mais le tumulte annule tous les ordres, noie leur autorité dans un océan de colère désemparée.

Le Rouge entraîne Nicolas par le bras. Adrien reprend son sac. Ils sortent et laissent derrière eux le brouhaha et s'enfoncent dans l'obscurité des rues sans rien se dire, louvoyant parfois entre les éboulis des façades bombardées. Plus loin, ils avisent un fanal suspendu au-dessus de l'enseigne d'un café.

– Tiens, là, dit Adrien. C'est ouvert.

Un peu de lumière hésite à la fenêtre et quand ils entrent ils distinguent sous des lampes à pétrole accrochées aux poutres cinq hommes attablés devant des bocks, leurs képis posés devant eux. Ils parlent à voix basse, levant à peine les yeux vers ceux qui arrivent. Dans un coin, des fusils appuyés contre le mur. Seule à une table, une femme semble dormir, la tête sur ses bras croisés, ses longs cheveux gris en désordre autour d'elle. Le comptoir est une planche posée sur trois tonneaux. Dessus, deux chandeliers font danser des ombres au plafond et luire les bouteilles alignées sur les étagères.

– On va fermer, dit un gros type aux cheveux ras, l'air maussade, qui apparaît en écartant un lourd rideau.

– On reste pas. Sers-nous du vin. Et puis faudrait qu'on se nettoie un peu.

Nicolas pose trois pièces sur la planche.

– Derrière, dans la cour, fait l'homme. Y a une pompe. Et reprends ton argent. Ici, c'est gratuit pour la Garde nationale.

Ils vont laver leurs mains et leur figure sans vraiment voir ce qu'ils font. Le sang et la boue ont séché alors ils frottent et insistent et s'ébrouent en grognant.

– Mon fusil contre un bain, dit Adrien.

Le Rouge s'esclaffe.

– Bonne idée, ainsi tu mourras propre.

– Si ma maman me voyait, elle qui voulait que je trempe une fois par semaine…

– Elle te sentirait avant de te voir. Comme ça, elle aurait le temps de faire chauffer de l'eau !

Ils rient tous les trois en s'essuyant avec les pans de leurs chemises. Quand ils rentrent dans la salle du café, les cinq hommes sont debout, leurs armes à l'épaule. Au milieu d'eux se tient une femme échevelée, grande et costaude. Les mains liées devant elle. L'un des gardes s'approche de Nicolas. Des yeux rieurs sous la visière de son képi.

– Sergent Corvoisier, du 212e. On doit ramener ça à la Sûreté. Des témoins l'ont vue hier soir faire des signaux aux Versaillais avec une lampe pour guider les canonniers. Elle avait sur elle un plan du quartier.

La femme garde la tête baissée. L'un des hommes d'escorte lui prend le menton et l'oblige à se redresser. Sa pommette droite est enflée. Du sang séché barbouille son menton. Elle ne regarde rien. Ses yeux fous se jettent en tous sens comme si elle cherchait quelque chose. Le soldat lui expédie une claque à l'arrière du crâne.

– Hein, salope ? Tu rêves de nous voir tous fusillés ou éventrés à la baïonnette ! Ta lampe on aurait dû te la fourrer tout allumée dans le cul ! Mais y vont te les faire cracher, à la préfectance, les noms des gouapes qui te servent de complices !

– Ça grouille en ce moment, dit Corvoisier. Les espions et les traîtres, toute cette racaille. On passe notre temps à leur

courir après. Même des officiers. L'autre jour, un colonel. On a été requis pour ça par la Sûreté, vu que les roussins ont disparu. Et vous ? Vous foutez quoi, si tard dans le coin ?

– On apprend l'artillerie, dit le Rouge. Mais comme on n'arrive pas à piger, ça se passe mal.

La figure du sergent se fend d'un grand sourire.

– C'est-y pas vous, le feu d'artifice y a pas une heure, dans le Bois ?

Les trois camarades hochent la tête.

– C'est censé démoraliser les Versaillais, dit Nicolas. Le général appelle ça la guerre de harcèlement. Il dit que Napoléon a été chassé d'Espagne comme ça. Ne pas livrer de bataille en ligne contre une armée plus puissante. C'est comme une guerre populaire. L'ennemi est partout et ces couillons ne savent plus comment l'atteindre. Il dit aussi que si le Comité central voulait bien l'écouter, on pourrait reprendre Issy et Vanves et renforcer les garnisons. Il dit aussi qu'on devrait utiliser davantage l'artillerie. Au lieu de ça, on laisse les remparts sous le feu et on fait construire des barricades.

Derrière son comptoir, le taulier secoue la tête d'un air dépité.

– Ces barricades c'est du carton-pâte. Du décor pour le Boulevard du Crime.

Les hommes se tournent vers lui et le regardent avec étonnement.

– Z'êtes pas d'accord ? C'est pas avec ça qu'on va arrêter Versailles, vous le savez bien ! C'est tout juste bon pour tenir trois jours le Faubourg Saint-Antoine, nom d'une pute !

Il soupire puis reprend :

– De toute façon, la messe est dite. Demain ou dans dix jours ils entreront dans Paris et rien ni personne ne pourra les arrêter.

Le Rouge s'approche et vide cul sec un verre de vin.

– C'est c'qu'on verra, il dit.

Les hommes de Corvoisier approuvent en marmonnant.

– Ils savent pas ce que c'est de s'attaquer au peuple de Paris, dit l'un d'eux.

Le patron hausse les épaules. « Vous êtes jeunes… C'est peut-être vous qui avez raison… » Il attrape des verres propres. Tournée générale. Ils se mettent à parler tous en même temps. On dispute de la meilleure façon de tenir une barricade, de placer les canons. Mitraille, tirs croisés. Embuscades. Tout semble soudain si facile. Comme si M. Thiers alignait en face des régiments d'opérette. Nicolas les laisse dire. Le bistrotier les écoute en souriant tristement, une bouteille de vin doux à la main. Dans un coin, renversé sur une chaise, Adrien dort, bouche ouverte, son fusil entre les jambes.

Le sergent Corvoisier s'inquiète de l'heure. Bientôt minuit. Ils ont la moitié de Paris à traverser pour aller livrer leur prisonnière à la Sûreté. On se serre la main, on se tape sur l'épaule en se donnant du « citoyen » et du « camarade ». On se dit à bientôt sur les barricades. Dans un mois à Versailles, dans les jardins des rois. Puis ils quittent le café dans un grand vacarme d'au revoir en poussant devant eux la femme qui trébuche à cause de la corde entravant ses chevilles. On entend longtemps leurs godillots résonner sur les pavés dans le silence qui s'est fait.

Adrien se réveille, regarde autour de lui la salle vide, passe ses doigts dans sa tignasse puis se donne deux gifles.

– Quel âge que t'as gamin, pour traîner la nuit avec ces deux-là ? demande le patron.

– Presque dix-huit.

L'homme sourit en rangeant ses bouteilles.

– Et si c'est pas vrai, le menteur n'est pas loin…

– Qu'est-ce que ça peut foutre l'âge que j'ai ? Et puis je traîne pas, je me rends utile !

– C'est le roi de l'eustache, dit Nicolas. Vite fait, bien fait.

– J'étais apprenti boucher au Bourget, avant la guerre. Avec mon daron, on tuait la moitié des cochons du village, y avait pas meilleur que nous.

– Et maintenant tu saignes des lignards…

– Ça rapporte moins mais c'est pour la Commune, alors ça finira par payer !

Le Rouge a repris son sac. Il fait signe à Nicolas qu'il faudrait y aller. Ils se préparent tous les trois en soufflant d'effort, de la fatigue plein le dos. Le bistrotier les raccompagne à la porte en traînant des pieds, l'air soudain abattu.

– À l'occasion, repassez boire un coup. Vous êtes des bons gars.

Promesse est faite, à laquelle aucun ne croit. Un obus éclate au nord, du côté de l'Arc de triomphe, qui leur fait tourner la tête vers le ciel aveugle. Qu'est-ce qu'on disait ? Ah oui : au revoir.

Ils se perdent un peu dans le dédale des rues éteintes, croisant quelques passants furtifs qui s'éloignent à la vue des trois gardes nationaux. Ils longent par endroits des façades éventrées, marchant dans le verre brisé. Parfois, un mur écroulé laisse deviner un parc et tout au fond un hôtel particulier aux volets clos.

– On pourrait aller roupiller là-dedans, dit Adrien. Ça nous ferait moins loin, et ça nous changera de nos paillasses.

Quartier fantôme. Les maisons encore intactes se dressent contre eux, verrouillées, bouclées à double tour. Pleines d'un silence qui semble sourdre des murs et se répandre dans la rue comme un mépris. Les bourgeois ont fui dès la fin du mois de mars, laissant derrière eux quelques domestiques veiller sur leurs biens, persuadés que l'émeute serait matée en deux semaines, juste le temps pour l'armée de rassembler ses forces, et qu'ils reviendraient bien vite jouir et prospérer dans le velours et la soie. Ils redoutaient de la canaille le pillage de leurs salons, et c'est le parti de l'ordre qui jette dans les salles à manger des obus vandales et arrache aux murs dévastés la gueule des aïeux austères dans leurs cadres dorés.

Nicolas lève les yeux vers un immeuble aux balcons soutenus par des cariatides. Toit en lambeaux, hérissé de poutres.

De quoi seront-ils capables quand ils auront Montmartre et Ménilmontant sous leur feu ? Quand ils bombarderont les immeubles surpeuplés de misère, les taudis des pauvres gens ? Quand ils chercheront à ensevelir la populace tant haïe sous les décombres de ses galetas ? Il songe à la bataille de l'autre jour, dans le fort de Vanves. C'était la guerre qu'on leur faisait, une guerre totale, bien plus féroce, bien plus acharnée que celle que Badinguet et son état-major de jean-foutre avaient livrée aux Prussiens. Avec une nation étrangère, on finit par conclure une paix, par signer des redditions ou des traités. Entre eux, princes et généraux, parfois bâtards du même sang, finissent toujours par se faire des politesses, se saluant de leurs chapeaux à plumes. Mais quand il s'agit de combattre le populo, pas de trêve, pas de quartier. Massacrer, tailler en pièces, pour qu'il ne reste plus que silence et terreur.

Il est pris d'un grand frisson, Nicolas Bellec, petit sergent de la Garde nationale, l'esprit traversé d'effroyables visions. Il hausse les épaules, secoue la tête, s'ébroue pour conjurer ce frémissement qui lui court sous la peau. Les deux camarades marchent devant, traînant des pieds, tête basse, fourbus comme lui. Il les rattrape, pressant le pas malgré sa fatigue, et les voilà qui avancent tous les trois au même rythme, gauches et lourds comme s'ils boitaient des deux jambes.

Quand ils arrivent sur le quai de Passy, un petit vent frais les cueille doucement et ils ôtent leurs képis pour laisser leurs cheveux sécher et flotter un peu, et le Rouge ferme un instant les yeux et murmure : « Que c'est bon, tout de même. On l'oublierait presque. » La Seine coule dans le noir en suçotant la rive. Un chaland est amarré au pied du pont de Grenelle, servant de dortoir à la barricade qui barre le quai. « Passez au large ! » crie un homme.

– Sergent Bellec, du 105e. On a un laissez-passer.

On entend bouger derrière le haut mur de pavés et de fourgons renversés. Trois silhouettes s'appuient sur le parapet, fusils en joue. Deux hommes sortent par une chicane et

s'avancent. L'un d'eux tient une lanterne devant lui, portée haut. L'autre pointe sa baïonnette vers Nicolas, qui s'est approché, son ordre de mission à la main. L'homme parcourt le papier. Il soupire, il secoue la tête. Une épaulette à moitié décousue dit qu'il est lieutenant.

– Qu'est-ce que vous foutez dehors à cette heure ? Général Dombrowski, c'est ça ? Un ordre de laissez-passer pour une mission de la plus haute importance ? Et vous avez fait quoi ? Z'êtes allés cueillir des fleurs à Versailles ?

– On a leur a fait sauter un canon, dans le Bois. Et des munitions. Et là, on aimerait bien aller dormir un peu.

– Ah, c'était vous, ce chambard ? Un canon ? Un seul ? C'était quoi ?

– Une pièce de 12. Il était avancé vers la porte d'Auteuil, camouflé dans les arbres, et il a bombardé les remparts et le quartier toute la journée.

– Au moins, c'est pas celui-là qui nous tuera, c'est presque réconfortant.

Le lieutenant abaisse sa lampe, qu'il laisse pendre au bout de son bras, et rend à Nicolas son bout de papier. Il leur fait signe de passer d'un geste las. La lampe en balançant jette sur l'entassement de la barricade des lueurs blêmes qui la font ressembler à un amas de ruines. Alors qu'ils s'éloignent, le lieutenant leur souhaite une bonne nuit.

– Moi, c'est Grelier. Lieutenant Augustin Grelier.

Nicolas se retourne et l'aperçoit, appuyé à un réverbère, sa lampe posée par terre. On ne voit de lui que son visage creux, une tête de mort posée sur un corps bien vivant.

– Je dis mon nom à tous ceux que je croise. Ceux qui survivront se souviendront peut-être de moi et iront dire à mes parents ce que j'ai fait. Ils ont une petite ferme à Roissy. C'est un peu loin, mais la route est bonne.

Sa voix n'est plus la même. Elle n'a plus ce ton cassant, cette dureté grave. Comme si l'officier avait abandonné ses attributs. C'est celle d'un jeune homme, et dans cette nuit de

silence brisé par les explosions on sent qu'elle tremble un peu.

– C'est bête, hein ?

– Bellec. Nicolas Bellec. De Saint-Pabu. C'est très loin, dans le nord de la Bretagne, au bord de l'aber Benoît, et la route existe à peine. Je sais pas bien qui se souviendra de nous. Peut-être ceux qui nous aiment ?

Le lieutenant Grelier s'esclaffe.

– Alors, c'est foutu !

Nicolas en s'éloignant le salue de la main, d'un geste que l'obscurité absorbe. Adrien va devant, d'un pas traînant, pressé d'aller se coucher. Il n'a plus rien dit depuis un moment et sa carcasse qui brinquebale à chaque pas pourrait laisser croire qu'il est ivre ou qu'il dort en marchant. Le Rouge balance son grand corps à côté de Nicolas, l'air sombre, et hoche et secoue la tête en marmonnant comme s'il menait avec lui-même une discussion navrante. Ils arrivent au coin de la rue du Commerce et s'arrêtent près d'une grosse charrette renversée derrière laquelle sont rangés, tête-bêche, deux canons et des caisses de munitions. Deux hommes sont assis là, dans des fauteuils, qui fument la pipe, leur fusil sur les genoux. Ils ne parlent pas, immobiles, le regard dans le vague, songeurs, peut-être somnolents. Ils lèvent la tête et reconnaissent Adrien, le saluent d'un signe de la main en grommelant puis retombent dans leur morne silence.

Plus loin, on entend un éclat de rire, des protestations sourdes, une quinte de toux. Le cantonnement du 105e est tout près, derrière la mairie, un entrepôt désaffecté où deux affameurs, de gros négociants des Halles, avaient caché des tonnes de farine pendant le siège, spéculant sur la hausse des prix. Fin mars, une nuit qu'ils chargeaient un chariot, ils ont été surpris par une patrouille qui les a fusillés sur place sous les bravos et les crachats de la foule attirée là par ce remue-ménage. Adrien s'éloigne en souhaitant la bonne nuit, sans se retourner. Le Rouge et Nicolas le regardent disparaître dans le

noir puis ressurgir sous un réverbère allumé, le seul de la rue, grosse étoile solitaire vacillant dans ces ténèbres. Ils restent un moment plantés là, près des deux canons inutiles, des deux hommes prostrés dans leurs fauteuils.

– Tout de même c'est bien triste, dit le Rouge.

Nicolas essaie de distinguer les traits de sa figure mais il ne voit que la masse hirsute de cheveux et de barbe débordant du képi. Il ne pensait pas que ce colosse puisse éprouver jamais la moindre tristesse, le vague à l'âme le plus fugace, et même qu'il connaisse l'usage de ces mots. Il l'entend soupirer, puis dire :

– Comment tout ça va finir.

Nicolas cherche quelque chose à dire, un mensonge, une de ces grandes phrases dont on s'enivre dans les assemblées et les clubs ouvriers, mais ne trouve rien parce que le souffle lui manque et qu'il sait bien désormais que se payer de mots ne vainc pas la misère.

– Que veux-tu que je te dise ?

Le camarade lui pose sur l'épaule sa grosse main lourde.

– Rien, te fatigue pas. On va pioncer un peu… Demain sera un autre jour, on essaiera de voir encore une fois le soleil se coucher.

– T'es un poète, l'ami.

– Des fois, oui. Mais ça dure jamais longtemps. Bon, on y va ? On fera des phrases demain.

– Je vais faire un tour.

Le Rouge étouffe un bâillement entre ses mains puis s'étire.

– Tu trouves qu'on n'a pas assez arpenté pour aujourd'hui ?

Il salue Nicolas d'une tape dans le dos puis s'en va de son pas long et lent, presque silencieux. Il disparaît au coin d'une échoppe Bois & Charbon, alors Nicolas tourne les talons et remonte la rue en tirant de ses jambes fatiguées encore un peu de force pour marcher plus vite. Il serait capable de se diriger les yeux fermés dans le dédale des rues. Il entend une

locomotive souffler au loin, devant lui, puis grincer les freins. Il se demande quel train peut encore circuler à cette heure, et pour aller où. Puis il songe au train blindé dont on parle depuis des jours et auquel nul ne veut plus croire. Il arrive bientôt au pied du viaduc, s'engage le cœur battant sous le pont de fer.

Il lui semble soudain que la nuit est moins profonde. Une vapeur pâle, une clarté pulvérisée flotte entre les façades. Rue de Constantine, au 10. C'est ici.

En janvier dernier, quand la glace collait aux vitres et qu'il se levait pour ranimer le feu dans le poêle, réveillé au passage du premier train parti de la gare Montparnasse, et qu'il revenait se coucher auprès de Caroline qui accueillait en grognant son corps refroidi, engoncée dans ses deux chemises de nuit, ses pieds menus dans de grosses chaussettes, oui, en janvier, au fond de cet hiver de faim et de mort, ils ont vécu dans leur carrée miteuse des heures volées à la fatigue et au désespoir, des nuits secrètes qu'ils se contaient à voix basse avec des fous rires de gosses, des nuits qu'ils réchauffaient avec leurs corps brûlant d'une fièvre douce.

Ils prenaient le bon temps comme il venait et le serraient contre eux de peur qu'il ne s'échappe pour aller crever dans un coin comme un chat famélique épargné par le couteau d'un cuistot de gargote.

Il aperçoit la fenêtre, au dernier étage de l'immeuble étroit, et son cœur se serre devant le repaire des jours heureux, leur château en Espagne, leur tour des miracles.

Un soir de la fin mars, de retour de Montmartre, dans Paris insurgé, ils avaient bu des coups dans des estaminets noirs de monde débordant sur les trottoirs d'une foule heureuse qui chantait les lendemains et trinquait en heurtant des bocks pleins de promesses et dansait sur le corps du vieux monde en piétinant du verre brisé. Ils étaient rentrés tous les deux complètement gris, s'adossant lourdement sous les portes cochères pour s'embrasser en gloussant.

Les beaux jours. Caroline. Demain soir, ils auront quartier libre et ils essaieront d'y croire encore, pendant quelques instants.

Il contemple toujours le cadre obscur de la fenêtre. Il aimerait que la lueur d'une chandelle s'y allume et que Caroline apparaisse pour lui faire signe de venir. Bien sûr, rien ne luit dans le noir et il s'en veut d'attendre ainsi que l'impossible se produise comme on espère dans les contes l'accomplissement d'un prodige en frottant une lampe à huile. Alors il s'en retourne vers le cantonnement du bataillon en relevant le col de sa vareuse, baissant la tête, serrant dans son poing la bretelle de son fusil pour se donner du courage. Il hâte le pas dans les ténèbres où brille de loin en loin un bec de gaz ou une lanterne accrochée au-dessus d'une porte. Il trébuche parfois sur un pavé saillant ou dans une ornière. Des chats déguerpissent, avalés aussitôt par la nuit, des rats trottent dans les caniveaux en poussant leurs petits cris aigus, sinistres dans cette obscurité.

Deux lampes-tempêtes signalent l'entrée du cantonnement où on a installé le 105e. Le factionnaire dort, affalé dans l'encoignure de la porte, son fusil posé en travers de ses jambes. Nicolas entre dans l'air épais des dortoirs où tremblent quelques flammes, parmi l'odeur de fatigue et de crasse qui stagne là-dedans. Une fois débarrassé de son équipement, l'épuisement le jette sur son grabat puis le sommeil l'assomme sans qu'il ait le temps de se retourner.

Vendredi 19 mai

2

L'homme l'attire à lui et elle ne sait pas où il trouve encore la force de la saisir ainsi par l'épaule de sa blouse et de la tenir tout près de sa figure blême et brûlante de fièvre, dans la puanteur de sa bouche et de son corps presque nu sous ses haillons. Caroline ne cherche pas à se débattre ni à résister parce qu'elle entend sa respiration rapide, son souffle court, et qu'il lui semble sentir sous sa main appuyée sur sa poitrine les battements fous de son cœur exténué. Il est arrivé dans le passé que des hommes l'attrapent ainsi, la pressent contre eux pour la frapper ou la trousser, parfois les deux à la fois. Leurs mains, toujours brutales et dures et sales.

– Tu diras à mes p'tiots, hein, tu leur diras que j'ai été courageux… Et à ma Léonce que son homme c'était un vrai, hein ? Tu leur diras ?

À son oreille elle souffle oui bien sûr, vous en faites pas, je leur dirai.

– Pis que j'ai fait tout ça pour eux, que j'ai défendu la Commune, nom de Dieu…

Elle promet encore. Elle ne sait de lui que son prénom, Jules, elle sait aussi que son bataillon, le 72e, s'est fait hacher dans les rues d'Issy la semaine dernière faute de munitions et de renforts, et que ce pauvre diable traînait depuis huit jours, le genou déchiqueté par une balle, repoussant toujours le moment de voir un chirurgien de peur qu'on lui coupe la jambe. Elle voudrait qu'il la laisse, à présent. Elle sait qu'il est perdu, parce que la gangrène bouffe déjà ce qui reste de sa cuisse. Le docteur Fontaine se demande par quel prodige il lui reste dans le corps assez de sang pour que son cœur ait une raison de battre. Elle voudrait qu'il relâche sa prise car elle a

peur soudain qu'il ne l'emporte avec lui dans le gouffre au bord de quoi il se débat.

Il crispe plus fort sa main sur son épaule et il grimace en geignant, bougeant sous le drap de grosse toile grise le moignon de sa jambe qu'on voit se dresser et trembler comme un animal familier réveillé tout à coup. Son bras retombe lentement, se pose sur sa poitrine, poing serré. Sa tête s'enfonce dans l'oreiller comme si soudain quelque chose l'écrasait. Il lève les yeux vers elle et la regarde fixement. Des larmes brillent au bord de ses paupières, sans couler.

– Faut que je te regarde, avant…

Un sourire étire sa bouche, et son poing s'ouvre et sa main creusée tournée vers le plafond est celle d'un mendiant qui attend une aumône.

Caroline ne s'aperçoit pas qu'il ne respire plus parce qu'elle-même depuis un moment a suspendu son souffle pour écouter encore ce qu'il avait à dire. Elle se rend compte tout d'un coup que les yeux mouillés ne la regardent plus ou alors de si loin qu'ils ne peuvent sans doute rien distinguer de ce qui fut.

Elle les lui ferme parce qu'elle ne veut pas savoir d'où ils regardent encore et elle a peur que leurs pupilles soient des tunnels vers le néant capables de l'absorber. Elle se remet debout et recouvre du drap le visage gris aux joues noircies d'une barbe de huit jours et brusquement l'odeur la frappe comme une bouffée de chaleur montant d'un feu alors elle recule et heurte derrière elle un homme qui passait là, la broussaille de ses cheveux blancs retenue par une calotte noire, vêtu d'une blouse bleu marine.

– Eh bien quoi ?

Il a grogné plus qu'il n'a parlé, la tête rentrée dans les épaules. Râblé, carré, de grosses mains d'homme de peine pendant de ses manches retroussées. Caroline le regarde avec effroi puis lui demande de l'excuser en lui donnant du

« docteur Fontaine », en portant à son front moite le revers de sa main.

– Vous excuser de quoi ? De la mort de cet homme ?

– Non, c'est que…

– Quoi ? La gangrène, c'est ça ? Moi, je ne sens plus rien. Oh, bien sûr, un parfum, une branche de lilas à dix mètres, c'est autre chose… Mais les humeurs, les excréments, les pourritures… J'ai vu des corps dans tous les états possibles, gonflés de gaz ou quasiment liquides… J'ai ouvert des outres boursouflées de pestilences qui rendaient en crevant un après-dernier souffle… Ou bien on me les apportait avec seulement la peau sur les os, aussi secs que des momies… J'ai su très tôt à quoi je serais réduit, comme les autres : à cette bouillie putride puis à ce dénuement total qui nous fait à tous la même gueule, une fois débarrassés des oripeaux qu'on appelle l'apparence humaine. L'apparence, entendez-vous… Seulement l'apparence…

Il contemple le cadavre étendu devant eux puis se penche et soulève la couverture.

– Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs…

– Il souffrait beaucoup, c'est vrai…

Le docteur Fontaine lui sourit avec bienveillance.

– Je m'en doute. Mais je citais un poème de Baudelaire. C'était pour moi une sorte de devise quand j'officiais encore comme médecin légiste. Les poètes ont toujours raison, vous ne croyez pas ?

Elle hausse les épaules. Autour d'eux, la grande salle commune gémit et râle. Il lui semble que cette rumeur souffrante s'est réveillée, plus forte encore, et qu'elle emplit sa tête d'une migraine sournoise.

– Je connais point les poètes, docteur.

– Ça viendra… Quand toute cette fureur se sera calmée.

– Elle ne se calmera que pour les morts.

Le docteur part d'un petit rire. Il fouille dans ses poches et en tire un bout de cigare qu'il allume aussitôt.

– J'ai bien peur qu'on ait proclamé la république des mots, bientôt des morts puisque vous en parlez, et c'est ce qui m'effraie, voyez-vous. Un peu comme si nous, médecins, nous contentions de repousser le mal à coups d'imprécations et de combattre les maladies à force de formules magiques. On parle à l'Hôtel de Ville, on bavarde sur les barricades, on tergiverse sur les renforts à envoyer contre Versailles, et pendant ce temps-là Monsieur Thiers prépare l'assaut général… Alors la poésie comme un refuge, comme un lieu inexpugnable où l'on peut se payer de mots parce qu'ils se suffisent à eux-mêmes comme une monnaie d'échange qui ne coûte rien à personne. À mon âge, j'ai trop entendu et lu de proclamations qui promettaient des victoires pour se contenter ensuite de déplorer des défaites. C'est peut-être pour cela que je me suis occupé davantage des morts que des vivants, parce qu'au moins je n'avais pas à leur mentir sur ce qui les attendait et sur mon impuissance à les guérir.

Il a parlé sans la regarder, tourné vers les blessés et les mourants. Puis un hurlement les fait tressaillir tous les deux et le docteur s'éloigne vers un homme en train de ramper hors de son grabat, à l'autre bout de la salle, traînant derrière lui les moignons de ses jambes.

Caroline réfléchit à ce qu'il vient de dire. Il lui semble pourtant que la Commune a accordé ses paroles et ses actes. Et elle trouve, elle, que certains mots font chaud au cœur quand on n'a que ça en partage pour rêver à un peu de bonheur. Ils sentaient cela, l'autre jour avec Nicolas, quand ils se promenaient place du Trône au milieu des enfants et de leurs jeux et des discussions bruyantes au coin des rues et des apostrophes gueulardes des marchands ambulants et des bonimenteurs. Des escouades de gardes nationaux passaient et saluaient les badauds sur les trottoirs, envoyant des baisers aux filles, leur donnant à la cantonade d'impossibles rendez-vous. Parfois, galopant avec fracas sur le pavé du boulevard, roulait un attelage d'artillerie ou un fourgon de munitions. La

guerre passait, bravache ou grondante et ils s'arrêtaient pour la voir s'éloigner en sachant qu'ils auraient à la faire bientôt. Ils ont croqué des sucres d'orge, ils ont bu quelques bocks devant des cafés ou des tavernes pleins de colères, de rires et d'espoir. Ils lisaient sur des affiches les décrets, les décisions, les appels de la Commune et ils ne pouvaient douter que tout cela serait mis en œuvre parce que c'était pour le bien de tous et que nul ne saurait s'y opposer qui ne serait méchant ou vicieux. Un monde nouveau s'imprimait chaque jour, les rêves se lisaient enfin noir sur blanc, en plein jour, enfin évadés des nuits, de leurs brouillards et de leurs terreurs. C'était le printemps de la vie, tout cela, et les rosiers qui escaladaient les murs et débordaient sur les trottoirs, versant parfois leurs parfums sur eux, ne disaient pas autre chose.

Ils avaient marché pendant des heures dans la ville tranquille qui tremblait de la belle inquiétude d'un temps suspendu. Ils avaient profité de ces moments comme on dépense sans remords une avance sur salaire en sachant que la paie tombera bientôt.

Le docteur Fontaine a redressé l'homme amputé et le soulève à bout de bras par les aisselles et le tient maintenant devant lui comme s'il s'agissait d'un enfant et lui parle bas son front touchant presque le sien pendant que l'autre pleure et gémit et bouge ce qui reste de ses jambes à la façon des tout-petits qui marchent dans l'air quand on les porte ainsi, le visage mouillé de larmes. Caroline s'approche et remet en place le matelas et la couverture souillés de taches brunes. Les odeurs âcres et lourdes d'urine, de merde et de vomissures emplissent ses narines et sa bouche et coulent lentement au fond de sa gorge et vont se loger au fond de son estomac comme une huile fétide. Dans son dos elle entend le blessé pleurnicher d'une voix fluette, essoufflé, puis il se racle la gorge et dit Tuez-moi tuez-moi, je ne pourrai jamais… Et Fontaine tout bas, d'un ton égal, lui affirme qu'il vivra parce qu'il est courageux et parce qu'il ne peut renoncer à ce don de

Dieu, à quoi l'homme répond qu'on ne lui a jamais rien donné, ni votre Dieu ni personne.

– Il faut te reposer maintenant, dit le docteur. Je t'en prie. Tu dois reprendre des forces.

Et il le porte jusqu'au-dessus de sa couche et l'y pose doucement, les bras vibrant par l'effort. Caroline est agenouillée au bord du matelas et prend la main de l'homme, froide et sèche, épaisse et dure comme un cep de vigne, qui la serre alors qu'il laisse rouler sa tête sur le sac de chiffons qui sert d'oreiller et la regarde d'un air implorant.

– Dis-lui, toi, qu'on peut pas vivre comme ça. Charpentier, je suis… Je vais plus servir à rien ! je pourrai même pas marcher par les rues avec ma Génie ou courir après mes loupiots !

– Faut pas dire ça, elle répond. Faut pas dire ça…

– Et puis j'ai mal aux pieds, et à mon genou où je m'étais cogné l'année dernière… Tu le crois ça ? Z'ont jeté ça à l'équarrissage et ça me torture comme si j'avais encore de la mitraille plein la viande !

Le docteur Fontaine sort de sa poche une petite fiole de verre brun.

– Donnez-lui ça. Juste une gorgée. Faut pas qu'il s'y habitue, mais ça va l'apaiser. Quand il aura repris quelques forces, il verra tout ça sous un autre jour.

Caroline soulève la tête de l'homme, glisse le mince goulot entre ses lèvres. Il grimace au goût amer du laudanum puis dans un souffle réclame de l'eau. Elle se lève puis va remplir un quart en étain dans un seau sous un évier de pierre. L'homme boit goulûment puis soupire.

– Comment vous vous appelez ?

– Noël… Noël Malardier. 87e bataillon. On était à Bourg-la-Reine, on donnait un coup de main à un corps-franc quand ils ont repris le village.

Noël se redresse sur un coude et la dévisage.

– On s'est bien battus, vous savez.

Il ravale morve et sanglots, les paupières lourdes.

– Bien sûr, que je sais. Mon amoureux il est du 105e. Et votre femme c'est quoi son petit nom ?

– Nicolette. Mais je l'appelle Génie, ça va plus vite et puis elle est tellement intelligente et si fine… pas comme moi ! Elle lit tout le temps, vous savez. Moi parfois j'ai du mal alors elle m'aide. Elle est modiste… Ça vous irait bien, un chapeau. Et mes petits c'est Clotilde et Gaston et la dernière qui a six mois on l'a appelée Louise comme Louise Michel, parce que Génie elle allait dans le même club qu'elle et que la grande Louise il paraît qu'elle a un cœur immense.

Il se tait, à bout de souffle, et se couche, les yeux mi-clos. Caroline tapote du bout des doigts le dos de sa main.

– Ça va aller. Reposez-vous…

Quand elle se relève, elle s'aperçoit que le docteur Fontaine a disparu. Dans le léger vertige qui la saisit, elle voit les autres ambulancières qui viennent d'arriver pour prendre le relais de la journée, déjà penchées sur les blessés, les rassurant ou changeant des pansements. Distribuant à ceux qui peuvent se nourrir un bout de pain et un peu de jus chaud. Il y a là Germaine, Lucie, et la grande Lorette, cassée en deux au-dessus d'un homme qui lève vers elle sa tête bandée. Caroline s'approche en se massant les reins. La nuit blanche lui noue le dos. Elle voit par une fenêtre un carré de ciel bleu. Elle oublie par moments que le jour peut encore se lever.

L'homme est assis et agite ses bras autour de lui comme s'il chassait des mouches. C'est le capitaine Mercandier, du 45e. Il est arrivé il y a dix jours, le crâne ouvert et la cervelle à vif. Le docteur Fontaine a fait venir de l'Hôtel-Dieu un chirurgien, nommé Lefeuvre, qu'il a connu à Sébastopol et qui y a fait des miracles en trépanant en douceur les crânes en bouillie et en suturant les méninges au fil d'or : une fois sur cinq, ses patients survivent sans trop de séquelles. Il dit réparer les boîtes crâniennes comme si c'étaient des théières en porcelaine. Avant le siège, il venait souvent à la morgue s'exercer sur les corps dont Fontaine avait terminé l'examen et il

travaillait avec la même méticulosité que si l'opéré allait se réveiller en se plaignant de maux de tête. D'ailleurs, il regrettait toujours de ne pas pouvoir apprécier les résultats de son intervention et affirmait qu'il ne pourrait jamais comprendre le caractère définitif de la mort alors que n'importe quelle machine, dûment réparée, pouvait repartir. Ils avaient avec Fontaine d'inépuisables disputes philosophiques, la nuit parfois dans la salle d'autopsie au-dessus d'un corps béant lessivé à l'eau de javel sous l'abat-jour blanc où charbonnait une lampe à pétrole, ou bien autour d'un bock dans un café de boulevard dans la clarté vive des becs de gaz. Lefeuvre était persuadé que dès le début du XX^e^ siècle on pourrait pratiquement vaincre la mort en évitant sa survenue ou en ranimant des organes et des corps par les effets conjugués de la chimie et de l'électricité. Fontaine, pour sa part, ne voyait aucun intérêt à une vie interminable, encore moins à l'éternité pour laquelle il ne se sentait pas de taille.

– Puisque j'te dis qu'y sont venus encore cette nuit ! Ils étaient trois, ils achevaient les blessés à coups de baïonnettes.

La Lorette secoue sa tête coiffée d'un foulard bleu ciel et remue ses épaules et sa poitrine maigre d'un rire forcé.

– C'était dans ton rêve, citoyen capitaine. Les Versaillais sont pas près de venir nous égorger comme tu dis !

Disant cela, elle croise le regard de Caroline et y cherche une approbation, mais Caroline détourne les yeux et se penche sur le capitaine :

– Moi j'étais de garde cette nuit et j'ai rien vu ni rien entendu. Et puis les Versaillais, ils sont pas à Paris, mais à Versailles.

Elle aimerait y croire. Elle s'efforce de soutenir le regard de l'homme et elle sourit pour donner le change.

– C'est ça… Prenez-moi pour un cruchon… J'ai vu comment ils nous ont sortis d'Issy. Et Vanves ? Hein ? Ils nous ont botté le cul comme à une bande de gamins. Le courage contre eux ça sert pas à grand-chose… Je suis sûr qu'ils sont

déjà dans Paris, à se planquer partout dans les recoins et dans les caves, prêts à sortir à l'heure dite. Vous verrez !

Il se recouche, les mains sur la poitrine, immobile. On croirait un gisant.

– En attendant, je les ai vus. Trois nuits qu'ils viennent.

– Personne n'est mort de ça cette nuit, dit Lorette.

– Je vois bien quand on les emporte au matin, tous ces morts. Et il en arrive toujours d'autres qui se font poignarder par la racaille de Mac Mahon[1].

Il leur parle les yeux fermés et ses lèvres bougent à peine. Puis soudain, son visage se détend et sa bouche s'entrouvre. Il se met à ronfler doucement.

– Le v'là qui rêve d'égorgeurs, le pauvre. Tant qu'c'est que des mauvais rêves…

Deux vieux hommes à casquettes plates, vêtus de blouses sombres, entrent dans la salle, à chaque bout d'un brancard, saluant d'un signe de tête. Caroline leur montre du doigt le corps de Jules, qu'on devine là-bas à peine sous le drap.

– Y en a combien aujourd'hui ? demande l'un des employés.

– Deux, répond Caroline.

– Rien que deux ?

– Pourquoi ? Ça vous suffit pas ?

Les deux hommes posent leur brancard et soulèvent leur casquette et s'essuient le front du même geste. Cheveux blancs collés sur leurs têtes chauves.

– Pour nous, moins il y en a, moins c'est lourd à porter, citoyenne.

– Disons que c'est le poids du chagrin, dit l'autre. On vient de la caserne de cavalerie de la rue Dupleix, on en a ramassé onze. La moitié de civils. Une maison qui a pris deux obus coup sur coup. S'amusent bien, les artilleurs du Mont Valérien.

---

1. Mac Mahon : général en chef de l'armée régulière aux ordres du gouvernement installé à Versailles et dirigé par Adolphe Thiers.

Vous savez, y en aurait qu'un par tournée que ça serait un de trop, comme pour vous. Je m'ai pas engagé dans la Commune pour faire ça, mais vu mon âge, on m'a dit qu'à ça je serais plus utile. Pensez, à soixante-dix berges on vous croit plus bon à rien ! Mais s'il faut prendre un fusil pour défendre la barricade, je laisserai nos morts se reposer où ils sont et je donnerai de l'ouvrage aux salauds d'en face !

Son compère approuve d'un hochement de tête, l'air pensif, puis il dit tout bas, comme à lui-même :

– Des fusils on en a… Puis des canons. Ça ne sera pas comme en 48.

Ils se taisent tous les quatre. Chacun regarde ses pieds et pendant un instant on les croirait en prière. Puis Lorette se retourne vers la salle où une cinquantaine de pauvres diables sont en train de se réveiller.

– On a tiré de l'eau du puits tout à l'heure, dit Lorette. Bien fraîche. Si ça vous dit…

– Pas d'refus !

Ils remplissent leurs quarts, boivent à pleines gorgées et soupirent bruyamment, essoufflés, l'eau dégouttant de leur menton et coulant sur leur plastron, puis sans rien dire reprennent leur civière et se mettent au travail.

Caroline les observe faire. Ils marchent avec précaution dans les allées saluant autour d'eux d'un signe de tête toute cette humanité par terre. Le plus souvent, les employés communaux dévolus à ce service funèbre se comportent comme des portefaix, des déménageurs chargés de venir débarrasser une pièce de meubles encombrants. Ils parlent fort, louvoient entre les paillasses en enjambant parfois certains blessés pour avancer plus vite, remuent les corps sans douceur, lancent au passage des plaisanteries avec les plus mal en point, leur promettant de revenir demain pour les emmener. Mais ces deux-là, qu'elle voit pour la première fois, sont là pour venir chercher du chagrin et le transporter à bout de bras, comme ils le disaient tout à l'heure. Quelques blessés les suivent des

yeux avec la curiosité inquiète qui accompagne depuis le trottoir un corbillard qui passe.

Elle les aperçoit soulever lentement le corps de Jules, qui est mort tout à l'heure en la regardant, et il lui semble que le voile de ce regard mouillé est resté collé sur elle. Sa tête ballotte sur la toile de la civière et elle aimerait savoir où il se trouve à présent. Ce que, déjà, devient ce corps. Si quelque chose de cet homme subsiste et vibre encore dans l'air, secrètement. Une âme, peut-être. Et si cette âme est capable encore de voir, de ressentir de la tristesse ou des regrets. Elle avait déjà pensé à tout ça quand sa mère était morte alors qu'elle lui tenait la main, emportée par une fièvre contre quoi il avait été impossible de lutter. Elle avait attendu, assise au chevet du lit, immobile, dans une sorte d'envoûtement, que quelque chose se produise. Et c'est une tante qui l'avait arrachée deux heures plus tard à sa stupeur affligée en s'effondrant en pleurs sur le lit de la morte. Elle avait treize ans à cette époque et depuis ne s'est plus posé ce genre de questions, sans doute parce que la vie, soudain rude et cruelle, avait exigé d'elle des réponses plus urgentes.

Les deux croquemorts repassent à côté d'elle et s'éloignent en marmonnant et elle se trouve seule, près de l'étagère où sont rangés les pansements et quelques instruments de chirurgie. Elle aimerait partir d'ici. Elle a fini son temps, elle reviendra ce soir pour la garde de nuit. Elle voudrait respirer un peu d'air frais, boire un bol de lait chaud, et dormir. Dormir.

Dans la salle, parmi les plaintes de douleur, on entend des conversations à voix basse. Voix graves, assourdies par la fatigue. On prend des nouvelles du voisin de paillasse, on s'inquiète du camarade qui n'allait pas bien. Les ambulancières répondent, rassurent, s'accroupissent pour rafraîchir un front ou saisir une main tendue.

Émilie, une gamine d'à peine seize ans, plaisante de sa voix haut perchée avec un colosse barbu qui fait des moulinets

avec son bras unique, assis sur son matelas. Puis ils éclatent de rire tous les deux et la cascade claire et joyeuse de la jeune fille fait taire les murmures comme s'il fallait profiter un instant de cet air frais qui passe.

Caroline en profite pour prendre son châle, son sac de toile, et sortir. Devant le dispensaire, le docteur Fontaine aide des gardes à installer sur un brancard un homme couvert de sang. On ne distingue plus les traits de son visage. Sa mâchoire pend sur sa poitrine et tremblote dans un fouillis d'os et de chair. Caroline croise le regard du docteur et y lit de l'effroi et une fatigue si puissante qu'elle pourrait bien le jeter au sol et l'y clouer pendant trois jours de sommeil. D'un geste de la main, il lui ordonne de partir puis se penche sur le blessé pour lui dire tout bas des choses rassurantes.

Elle s'éloigne à grands pas jusqu'au bout de la rue, et dès qu'elle a tourné le coin, devant une mercerie, « Rubans et boutons, chez Madame Ophélie », elle s'arrête pour reprendre son souffle et fermer les yeux et laisser venir à elle les bruits de la rue. Rires d'enfants. Cris d'un vitrier. De la maison en face d'elle, par une fenêtre du dernier étage ouverte sur le soleil, rayonne la voix d'une femme qui chante. Elle a du mal à admettre que la vie parfois soit si simple. Elle se remet en marche vers la rue Vavin, encombrée d'attelages et de brouettes. Deux fardiers pleins de pavés attendent devant un marchand de vin, leurs quatre gros chevaux immobiles, tête basse, leur dos énorme, leurs épaules et leur croupe bosselées de muscles luisant dans la lumière du matin. Toute une foule s'active à la construction d'une barricade au coin du boulevard du Montparnasse. Des femmes creusent la terre de la chaussée et remplissent à grandes pelletées des sacs que des hommes en bras de chemise, civils, gardes nationaux, portent jusqu'au muret de pavés maçonné à la hâte. Un officier dirige la manœuvre, debout sur le coffre d'un train d'artillerie. Autour de lui, trois canons qu'escaladent des gamins en piaillant, s'accrochant aux rayons des roues, cabriolant sur l'affût.

L'un d'eux enfonce sa tête dans la gueule d'une pièce de 12 et Caroline sent passer dans son dos un grand frisson d'effroi à l'idée qu'un obus oublié pourrait partir. Le gosse pousse un long hurlement, étouffé et lugubre, un cri d'animal effrayant et sanguinaire qui la fait sursauter, les larmes aux yeux. Il ressort sa tête hirsute et noire de suie, affreux, rigolard.

Elle traverse le chantier, répond d'un haussement d'épaules à des blancs-becs qui lui réclament un coup de main. Sur le boulevard, des fiacres passent au pas, leurs cochers somnolents blottis sous leur pèlerine, masses compactes coiffées de hauts-de-forme. Tout est si calme, l'air est si doux… Des images de la salle commune cette nuit, dans la lueur sale des veilleuses, et les odeurs, et les gémissements et les cris de terreur de ceux que frôlait la mort traînant sa carcasse invisible dans les allées, lui reviennent en foule et elle ne comprend pas qu'en ce monde puissent exister ensemble, d'une rue à l'autre, des deux côtés de la même porte, tant de clarté et de si profondes ténèbres. Elle se hâte rue Delambre et doit contourner une levée de pavés sur laquelle chahutent des enfants, elle traverse le boulevard de Vanves désert, plein de pépiements d'oiseaux comme une rue de village.

La rue de Constantine brille au soleil de ses pavés disjoints, jetés là sans doute par une équipe de pochetrons qui essayaient de jouer aux quilles. Les chevaux s'y coincent parfois un sabot, les gosses s'y tordent les chevilles et se meurtrissent les genoux à leurs arêtes dressées. On croirait la mâchoire d'un monstre antédiluvien hérissée d'une armée de petites dents capables d'écorcher les cuirs les plus épais et de réduire en poussière les os les plus durs.

Caroline sautille d'un pied sur l'autre. Deux hommes attablés devant un marchand de vin sifflent d'admiration, parlent de danse et d'opéra. Elle les salue d'une révérence balourde et s'éloigne en louvoyant entre les ornières. Elle ouvre en coup de vent le minuscule atelier de mademoiselle Bastide, la couturière qui occupe le rez-de-chaussée et leur loue la chambre.

La vieille fille lève à peine le nez de son ouvrage pour répondre à son bonjour de sa voix éraillée, son éternelle petite pipe au coin de la bouche. Lalie, l'ouvrière, se lève et court vers elle et la pousse dehors en refermant avec soin la porte derrière elle. Son casque blond au soleil d'où cascadent des mèches folles. Son sourire et ses yeux noirs brillants de bonheur. Dix-sept ans. Elle rit et se dandine sur les pavés, un peu de rouge aux joues.

– Ça y est ! dit-elle en prenant Caroline par les épaules. Je…

Elle fait un tour sur elle-même en faisant battre autour de ses jambes les volants de sa jupe.

– Eh bien quoi ?

– On est allés danser hier soir près de la Bastille puis on est sortis prendre le frais, et… Voilà, on s'est embrassés, puis on a dansé encore et il m'a dit qu'il m'aimait et que dès que tout ça serait fini on se mettrait en ménage !

Caroline la prend contre elle et elles se serrent en glousSant, ébauchant deux pas de polka. Elles se regardent encore puis Caroline devient grave.

– Et tes parents ? Qu'est-ce qu'ils vont dire ?

Lalie soupire, lève les yeux au ciel.

– C'est loin Évreux. Ils ont encore mes sœurs et mes frangins pour s'occuper, et le calva pour m'oublier. Et bientôt, les filles n'auront plus besoin de demander la permission pour tout, pas vrai ? C'est toi qui me l'as dit, une fois. Qu'la Commune et tout ça, ça changerait la vie des femmes.

Elle jette un coup d'œil vers l'atelier, fait un pas vers la porte.

– En attendant, y a encore des patrons, même si celle-là c'est pas la pire.

Elle s'en retourne vers la boutique, puis revient sur ses pas.

– Dis… Ce soir j'ai rendez-vous avec lui, vers cinq heures. Il m'a dit qu'il pourrait s'échapper de l'atelier, c'est rue Saint-Nicolas, dans le douzième. On pourra passer un moment

ensemble. Tu viendrais pas avec moi ? J'ai envie de te le montrer, pour qu'après tu me dises… Si c'est un garçon bien, si je peux lui faire confiance…

Caroline éclate de rire.

– Que veux-tu que je t'en dise ? Je ne connais rien à ces choses-là, moi !

– Mais toi et Nicolas ! Et puis ce que tu m'as dit un jour, de quand t'étais plus jeune. Tu sais un peu les hommes, tout de même. Les salauds et les bons gars !

Nicolas. Elle convoque aussitôt son image mais elle se dérobe et à son esprit ne viennent que les grabats des blessés qu'elle vient de quitter et la figure austère du docteur Fontaine.

– Alors ? C'est oui ?

Le visage de la jeune fille est tendu vers elle, sérieux soudain.

– Ça va ?

– Oui, bien sûr que je viendrai. Passe me chercher. Je serai là-haut.

Lalie lui colle un baiser sur la joue puis disparaît d'un bond dans la boutique obscure.

Caroline reste un moment pensive, un peu étourdie sous le soleil. L'autre jour, elle est allée à une assemblée de l'Union des femmes pour la défense de Paris. C'était plein d'éclats de rire, de clameurs et de protestations. Quelques hommes étaient là, dans le fond, ricanant parfois aux espoirs échevelés qui se disaient enfin, mais ils n'en menaient pas large parce que la misère qui s'insurgeait dans cette salle bondée n'était plus seulement celle qu'imposent les bourgeois, mais la domination chaque jour infligée par un seigneur et maître domestique. Tout y passait : du chef d'atelier au chef de famille, des femmes violentées de toutes les façons, battues, culbutées contre leur gré, aux filles des rues se vendant pour quelques sous ou enfermées dans les bordels. « À certains faudrait la leur couper, ils sauraient pourquoi ils gueulent ! » s'est écriée